



Le Centre d'Interprétation Marne 14-18 présente



Les écrivains pendant la **Grande Guerre**



Les écrivains pendant la Grande Guerre

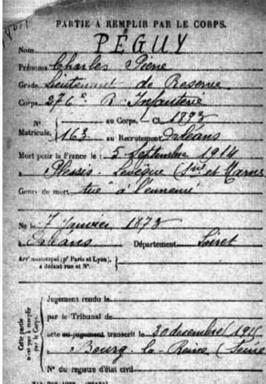
Qu'ils aient été mobilisés, comme Maurice Genevoix, ou volontaires, comme Henri Barbusse ou Roland Dorgelès, nombreux sont les écrivains ayant participé à la Grande Guerre. Cette dernière devient rapidement la source d'inspiration d'abondants écrits, romans ou poèmes. Pendant les combats, beaucoup de soldats prennent des notes ou tiennent un journal quotidien. Après le conflit, nombre d'entre eux publient leurs récits.

L'Allemagne s'inscrit également dans cette tendance, avec des auteurs comme Ernst Jünger ou Erich Maria Remarque.

La Grande Guerre inspire les écrivains et donne naissance à une littérature de guerre riche et abondante tirée des expériences personnelles des combattants. Quel qu'en soit le style adopté, pacifiste, patriotique ou plus réaliste, ces récits témoignent d'une volonté de refléter la réalité des combats et la dureté de la guerre. Souvent marqués par les horreurs du front, certains n'hésiteront pas à les décrire, quitte à risquer la censure. Beaucoup d'entre eux s'opposent à la guerre, mais la juge toujours nécessaire. Cette exposition retrace le parcours de sept écrivains qui ont marqué le patrimoine littéraire de la Grande Guerre. Ils demeurent aujourd'hui des grands noms de la littérature, dont le témoignage poignant a bouleversé à jamais les esprits.



Charles Peguy (1873-1914)



quand il n'a que 10 mois et est élevé par sa mère et sa grand-mère maternelle. Excellent élève, il est appuyé par le directeur de son école Monsieur Naudy pour rentrer au lycée alors que ses origines modestes le destinent plutôt à l'enseignement professionnel. Il passe son baccalauréat puis est reçu à l'École Normale Supérieure en 1894 à la suite de sa troisième tentative au concours.

Sur le plan idéologique, admirateur de Jean Jaurès il devient membre du parti socialiste en 1895. Sa jeunesse est marquée par son engagement politique et son investissement dans l'action caritative. La lutte contre la misère est sa priorité. Il est convaincu que la société doit par son organisation donner la possibilité aux hommes d'exister tels qu'ils sont, dans leur diversité et ne pas tenter de les transformer en leur imposant des principes et une idéologie.

L'écrivain

Sa première grande œuvre fût *Jeanne d'Arc*, il s'y consacre pendant un an de 1896 à 1898. En 1897, il démissionne de l'École Normale Supérieure pour créer une maison d'édition, « La Société Nouvelle de Librairie et d'Édition », avec Léon Blum et d'autres camarades socialistes.

En 1898, il s'engage aux côtés des dreyfusards avec Jean Jaurès, une position qui est loin de faire l'unanimité au sein du parti socialiste. Mais Peguy, dans une France où l'antisémitisme gangrène une partie de la société, éprouve une sympathie profonde pour le peuple juif.

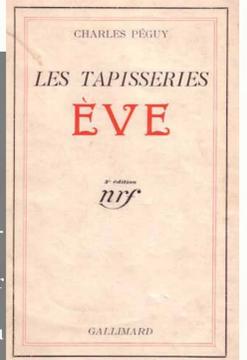
Il rompt avec le socialisme en 1899, car il refuse le rapprochement du parti avec l'idéologie marxiste qui va à l'encontre de son idéal qui place l'épanouissement de l'individu libéré de la servitude économique au premier plan. De plus, en ce début de siècle, devant une Allemagne, à ses yeux, de plus en plus menaçante, il exécra le pacifisme de Jaurès. Il quitte donc le parti et la maison d'édition pour fonder, en 1900, un périodique *les cahiers de la quinzaine*. Cette revue a pour objectif la publication de ses propres œuvres ainsi que celle de nouveaux auteurs. Son tirage n'atteindra jamais des sommets, 1 400 exemplaires tout au plus, mais elle subsistera quatorze ans.

Quelques années avant le début de la guerre, Charles Peguy renoue avec le catholicisme. Le 2 août 1914, quand la mobilisation est décrétée, le lieutenant de réserve Charles Peguy part en campagne le jour même. Il meurt au combat un mois plus tard le 5 septembre 1914, d'une balle dans le front à Villeroy en Seine et Marne.

À sa mort, Charles Peguy n'est pas encore connu du grand public. Il était un proche de l'écrivain Alain Fournier, qui lui aussi laissera la vie sur le champ de bataille, le 24 septembre 1914, à proximité de Verdun.

Les tapisseries Eve, extrait :

« Mère, voici vos fils et leur immense armée. Qu'ils ne soient pas jugés sur leur seule misère. Que Dieu mette avec eux un peu de cette terre Qui les a tant perdus et qu'ils ont tant aimée. Mère, voyez vos fils qui se sont tant battus. »



Guillaume Apollinaire (1880-1918)



Wilhelm-Apollinaris de Kostrowitzky est né à Rome, le 26 août 1880. Sa mère, issue de la noblesse polonaise, déclare que son père est un officier de l'armée italienne. Jeune garçon, il suit sa mère et étudie au collège Saint-Charles de Monaco, puis aux lycées de Cannes et Nice. Il se révèle être un brillant élève dans toutes les matières et plus particulièrement en Français. Durant l'été 1901, il quitte la France pour l'Allemagne et devient précepteur pour la vicomtesse de Milhau. De retour en France

l'année suivante, il tente de faire publier des poèmes, crée sa propre revue, *Le Festin d'Esope*, puis, quelques années plus tard, devient rédacteur en chef d'un journal financier. Il continue d'éditer des ouvrages poétiques, des récits et autres articles de presse, se mêlant au milieu artistique parisien. Il côtoie notamment Pablo Picasso, qui devient son ami.

La guerre

Quand la guerre éclate en août 1914, il séjourne chez un ami à Deauville. Apollinaire prend rapidement sa décision : il rentre à Paris et fait sa demande d'engagement. La réponse étant négative, il décide alors de demander la naturalisation Française. En attendant le verdict, il s'installe à Nice et y fait la connaissance de Louise de Châtillon-Coligny, dit Lou, infirmière volontaire, dont il tombe sous le charme. Le 5 octobre 1914, il peut enfin s'engager. Il vit des amours tumultueux avec Lou. Le 4 décembre, il est affecté au 38ème régiment d'artillerie de campagne, à Nîmes. Il continue d'écrire des lettres à sa dame, rassemblées aujourd'hui en un recueil, *Lettres à Lou*. Il ne rejoint le front qu'en 1915, après avoir renoncé à sa maîtresse. Il arrive sur le front de Champagne, au sud-est de Reims, à Beaumont-sur-Vesle. Il découvre la vie de soldat et est très vite inspiré. Le poète artilleur est un guerrier qui trouve l'émerveillement dans le danger.

En avril 1915, il est nommé brigadier, puis agent de liaison. Il découvre les tranchées. Fin juin 1915, son régiment est appelé du côté de Hurlus, Perthes-les-Hurlus et Le-Mesnil-les-Hurlus. Il participe à l'offensive du 25 septembre, qui le marquera profondément. La brutalité de la guerre le rattrape. Devenu sous-officier d'artillerie, il participe directement aux combats.

L'écrivain

C'est en novembre 1915, qu'Apollinaire arrêtera d'écrire à Lou, pour lui préférer Madeleine Pagès, une jeune femme rencontrée dans le train entre Nice et Nîmes, quelques mois plus tôt. Le poète est devenu un soldat de tranchée. Conscient des dangers omniprésents, il lègue tous ses biens à Madeleine, avec qui il s'est fiancé par correspondance. En mars 1916, il reçoit enfin la nationalité Française. Il est alors près de Berry-au-Bac. Le 17 mars, il est blessé par un éclat d'obus à la tête, dans la tranchée du bois des Buttes. Apollinaire découvre le parcours des blessés : il est déplacé du poste de secours vers les hôpitaux de l'arrière. Sa blessure est grave, il est opéré plusieurs fois. De retour à Paris, en convalescence, il recommence à publier des poèmes. En mai, il est définitivement déclaré inapte au service armé.

En 1917, il publie plus de poèmes qu'il n'en avait publiés au cours des autres années et prépare *Calligrammes*, qui paraîtra en janvier 1918. Il épouse Jacqueline Kolb, sa nouvelle conquête, en mai. La grippe espagnole le rattrapera finalement en novembre 1918, deux jours avant l'armistice.

Calligrammes Désir, extrait :

Mon désir est la région qui est devant moi
Derrière les lignes boches
Mon désir est aussi derrière moi
Après la zone des armées

Mon désir c'est la butte du Mesnil
Mon désir est là sur quoi je tire
De mon désir qui est au-delà de la zone des armées
Je n'en parle pas aujourd'hui mais j'y pense

Butte du Mesnil je t'imagine en vain
Des fils de fer des mitrailleuses des ennemis trop sûrs d'eux
Trop enfoncés sous terre déjà enterrés

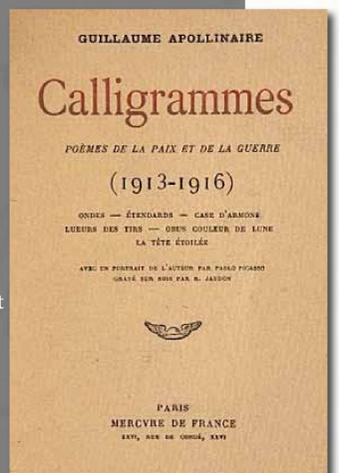
Ca ta clac des coups qui meurent en s'éloignant

En y veillant tard dans la nuit
Le Deauville qui toussote
La tôle ondulée sous la pluie
Et sous la pluie ma bourguignotte

Entends la terre véhémence
Vois les lueurs avant d'entendre les coups
Et tel obus siffler de la démente
Ou le tac tac tac monotone et bref plein de dégoût

Je désire
Te serrer dans ma main Main de Massiges
Si décharnée sur la carte
Le boyau Goethe où j'ai tiré
J'ai tiré même sur le boyau Nietzsche
Décidément je ne respecte aucune gloire
Nuit violente et violette et sombre et pleine d'or par moments
Nuit des hommes seulement

Nuit du 24 septembre
Demain l'assaut
Nuit violente ô nuit dont l'épouvantable cri profond
Devenait plus intense de minute en minute
Nuit qui criait comme une femme qui accouche
Nuit des hommes seulement





Les écrivains pendant la Grande Guerre

Henri Barbusse (1873-1935)



à de nombreux assauts en première ligne. De cette expérience forte, va naître un roman, *Le Feu*, qui reçoit le prix Goncourt en 1916. Cet ouvrage empreint de réalisme va susciter les protestations du public, mais aussi l'enthousiasme de ses camarades de combats. On y retrouve les aspirations pacifistes de l'écrivain.

En 1917, il devient co-fondateur et premier président de l'Association Républicaine des Anciens Combattants (ARAC). Il adhère ensuite, en 1923, au Parti Communiste Français. Admirateur de la Révolution russe, il décède lors d'un voyage à Moscou en 1935, alors qu'il écrivait une biographie de Staline. D'après Arkadi Vaksberg, journaliste et historien russe, il serait mort empoisonné sur les ordres de Staline. Un hommage important lui sera rendu par la population parisienne, à l'occasion de ses funérailles à Paris.



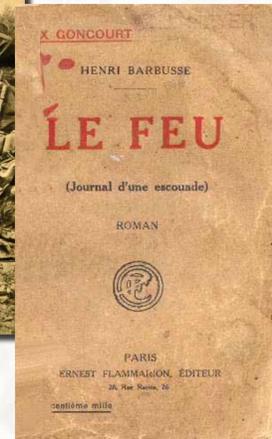
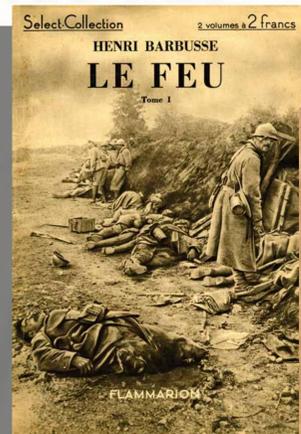
Né dans une famille protestante, Adrien Gustave Henri Barbusse est très vite reconnu dans le milieu littéraire, et plus particulièrement en poésie dès 1895. Il se tourne ensuite vers le milieu journalistique et publie son premier roman *L'Enfer*, en 1908.

La guerre

Quand la guerre débute en 1914, Henri Barbusse a déjà 41 ans. Avant le conflit, il se positionnait comme pacifiste. Pourtant, et ce malgré des ennuis de santé, il choisit de s'engager volontairement et rejoint le Front dans le 231^e régiment d'infanterie en décembre 1914. D'abord soldat, il devient ensuite brancardier. Il connaîtra les combats jusqu'en 1916 et participera

Le Feu, extrait :

« On distingue de longs fossés en lacis où le résidu de nuit s'accumule. C'est la tranchée. Le fond en est tapissé d'une couche visqueuse d'où le pied se décolle à chaque pas avec bruit, et qui sent mauvais autour de chaque abri, à cause de l'urine de la nuit. Les trous eux-mêmes, si on s'y penche en passant, puent aussi, comme des bouches. Je vois des ombres émerger de ces puits latéraux, et se mouvoir, masses énormes et difformes : des espèces d'ours qui patagent et grognent. C'est nous. (...) »



Roland Dorgelès (1885-1973)



Né en 1885, à Amiens, Roland Lécavelé, de son vrai nom, montre dès l'enfance un goût prononcé pour la littérature. Ses parents, dans le commerce de tissus déménagent à Paris avec leur fils. Dès 1904, Roland devient journaliste et prend le nom de Dorgelès en 1907. Il écrit pour différents journaux jusqu'en 1914, côtoyant la bohème de Montmartre.

Quand arrive l'ordre de mobilisation, il s'engage comme volontaire, bien que deux fois réformé auparavant, et ce contre l'avis de sa famille; mais il est appuyé par Georges Clémenceau, son patron au journal *L'Homme libre*. Il rejoint le 74^e régiment d'infanterie le 21 août 1914. Il combat rapidement en Argonne et au nord de Reims, puis passe au 39^e régiment d'infanterie de ligne. Au Front, Roland Dorgelès prend des notes qui lui serviront pour écrire *Les Croix de bois*. Il écrit régulièrement à sa femme. En 1915, il devient élève pilote, puis instructeur. Il travaille alors déjà sur son roman. L'écrivain est nommé caporal et décoré de la Croix de guerre.

En 1917, il entre au *Canard enchaîné*, où il publie un roman satirique intitulé *La Machine à Finir la guerre* et de nombreux articles où il dénonce notamment les profiteurs de guerre, les députés et les Forces de police. En 1919, *Les Croix de bois* rate de peu le prix Goncourt.

L'après-guerre

Roland Dorgelès va publier de nombreux autres romans et voyagera en Indochine, en Afrique du nord ou encore en Russie. De 1939 à 1941, il devient correspondant de guerre pour l'hebdomadaire *Griegoire*. Il serait à l'origine de l'expression « Drole de guerre ». Puis, il fuit la gestapo dans le sud de la France. En 1954, il est élu Président de l'Académie Goncourt et occupera cette fonction jusqu'à la fin de sa vie. Il occupera également la présidence de l'Association des écrivains combattants et s'attellera à raviver le souvenir des anciens soldats. Roland Dorgelès meurt le 18 mars 1973 à Paris.



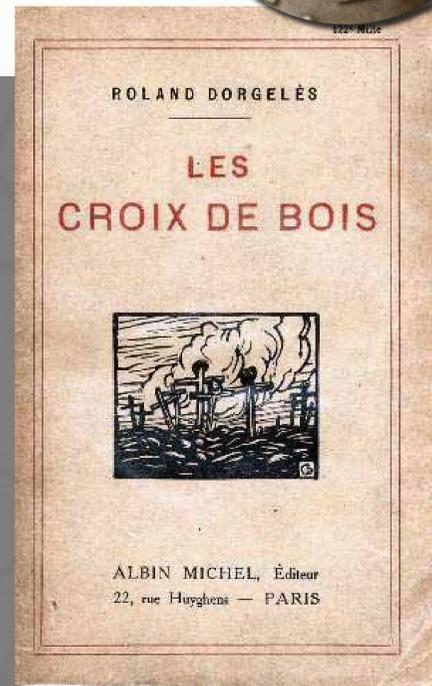
Les Croix de bois, extrait :

« Percutants et fusants se plantent furieusement devant nos lignes, barrant la route, et, empanaché de fusées, claquant d'obus, le cimetière semble vomir des flammes. D'un parapet à l'autre, les hommes courent sans savoir, trébuchant, se poussant. Beaucoup culbutent, la tête lourde, les reins pliés, et les tombes en vomissent toujours d'autres, dont les shrapnells et les fusées découvrent les silhouettes traquées.

Au centre, devant le saint impassible, les torpilles piochent, hachant les soldats sous les dalles, écrasant les blessés au pied des croix. Dans les tombes, sur les gravats, cela geint, cela se traîne. Quelqu'un s'abat près de moi et me saisit furieusement la jambe, en râlant.

Les coups précipités nous cognent sur la nuque. Cela tombe si près qu'on chavire, aveuglé d'éclatements. Nos obus et les leurs se joignent en hurlant. On ne voit plus, on ne sait plus. Du rouge, de la fumée, des fracas... Quoi, est-ce leur 88, ou notre 75 qui tire trop court?... Cette meute de feu nous cerne. Les croix broyées nous criblent d'éclats sifflants... Les torpilles, les grenades, les obus, les tombes même éclatent. Tout saute, c'est un volcan qui crève. La nuit en éruption va nous écraser tous...

Au secours ! au secours ! On assassine des hommes ! »



Sources : www.wikipedia.org - www.philophil.com - www.terresdecvains.com - Bernard Giovanangeli : « Écrivains combattants de la Grande Guerre », Ministère de la Défense, Paris, 2004 - Patrick Buisson : « Pendant la Grande Guerre, les écrivains étaient en première ligne ».

Ernst Jünger (1895 – 1998)



Sur les conseils de son père, il devient élève officier puis est promu lieutenant le 27 novembre 1915. Pendant les quatre années de guerre, il sera blessé quatorze fois et, le 18 septembre 1918, il est fait chevalier de l'ordre « Pour le Mérite », la plus haute décoration militaire allemande, rarement accordée à un simple lieutenant.

Après la guerre, il décrit son expérience de la guerre des tranchées dans le livre *Orages d'acier*, publié à compte d'auteur en 1920. Il y exprime l'honneur des combats, mais aussi la fascination que la guerre a exercée sur lui. Il y propose une vision réaliste, mais également nationaliste du conflit. L'ouvrage rencontre rapidement le succès auprès du public et reste un livre très publié, notamment en France. D'autres livres, inspirés de son expérience de la Grande Guerre suivront : *La Guerre comme expérience intérieure* (1922) et *Feu et sang* (1925).

L'écrivain

Après 1923, il quitte l'armée pour se consacrer à des études de sciences naturelles et d'entomologie, également de philosophie. En 1926, il s'installe comme journaliste politique et écrit dans de nombreuses publications nationalistes, notamment celles des ligues d'anciens combattants. Ernst Jünger devient une figure dans le milieu intellectuel nationaliste. Dans les années 30, il est sollicité par le parti nazi, mais refuse. Il démissionne de son club d'anciens du régiment, ayant appris l'exclusion de membres juifs. Surveillé par la gestapo, il se retire à la campagne. Il continuera de publier jusqu'à sa mort en 1998, à l'âge de 102 ans.



Carnets de Ernst Jünger

Animé d'une famille de cinq enfants, Ernst Jünger est d'un tempérament agité et accepte difficilement la discipline scolaire. A l'âge de dix-sept ans, il fuge pour s'engager dans la Légion Etrangère Française. Il tirera de cette expérience le roman *Jeux africains*, publié en 1936.

La guerre

Le 1er août 1914, il s'engage comme volontaire dans l'armée allemande. Il rejoint le 6 octobre, le 73e Régiment de Fusiliers à Hanovre. Le 27 décembre, il est envoyé au front, en Champagne. Ernst Jünger participe à de nombreux combats. Il est blessé pour la première fois le 24 avril 1915 aux Eparges. Après quelques mois de convalescence, il retrouve son régiment à l'automne et commence à écrire son journal.

In Stahlgewittern, von Ernst Jünger



E. S. Mittler und Sohn, Berlin

Orages d'acier, extrait:

« Le grand moment était venu. Le barrage roulant s'approchait des premières tranchées. Nous nous mîmes en marche... Ma main droite étreignait la crosse de mon pistolet et la main gauche une badine de bambou. Je portais encore, bien que j'eusse très chaud, ma longue capote et, comme le prescrivait le règlement, des gants. Quand nous avançâmes, une fureur guerrière s'empara de nous, comme si, de très loin, se déversait en nous la force de l'assaut. Elle arrivait avec tant de vigueur qu'un sentiment de bonheur, de sérénité me saisit. L'immense volonté de destruction qui pesait sur ce champ de mort se concentrait dans les cerveaux, les plongeant dans une brume rouge. Sanglotant, balbutiant, nous nous lançions des phrases sans suite, et un spectateur non prévenu aurait peut-être imaginé que nous succombions sous l'excès de bonheur. »

Erich Maria Remarque (1898-1970)

Erich Paul Remark, de son vrai nom, est né le 22 juin 1898 à Osnabrück en Allemagne. En 1912, il entre au séminaire catholique de formation des maîtres.

Après avoir obtenu ses examens, il est mobilisé, il rejoint l'armée en 1916 et le front de l'Ouest en juin 1917. Fin juillet, il est blessé par des éclats de grenade. Il finit la guerre à l'hôpital militaire de Duisbourg et le 5 janvier 1919, il quitte l'armée. Quelques mois après, il commence sa carrière d'instituteur, qui ne durera qu'un an. Son premier livre, *La Baraque de rêve* passe inaperçu en 1920. Il se tourne alors vers le journalisme et, à partir de 1924, il se fait appeler Erich Maria Remarque (en hommage à sa mère décédée).

L'après-guerre

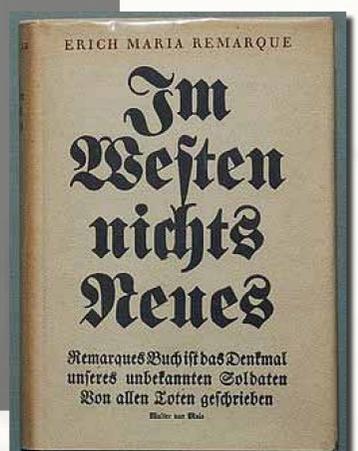
C'est n'est que fin 1927, qu'il commence l'écriture d'*A l'Ouest rien de nouveau*. L'ouvrage, roman pacifiste sur la première Guerre Mondiale, est publié le 29 janvier 1929 et connaît rapidement un succès international. Le 29 avril 1930, une adaptation cinématographique d'*A l'Ouest rien de nouveau* sort aux Etats-Unis, puis en Allemagne le 4 décembre, créant des émeutes dans les cinémas. La censure allemande interdit le film le 11 décembre. Erich Maria Remarque est ensuite pris pour cible par les nazis. Son livre est brûlé à Berlin et interdit dans les bibliothèques. On l'accuse d'affaiblir le moral des troupes allemandes dans ses écrits.

Fuyant la gestapo, il quitte l'Allemagne pour la Suisse en 1933. L'écrivain continue de publier de nombreux ouvrages. Il émigre aux Etats-Unis dans les années 40 et obtient même la nationalité américaine. Il travaillera beaucoup pour le milieu du cinéma, et plusieurs de ses œuvres seront adaptées pour le grand écran. Dans les années 60, il rentre en Europe, mais continue de voyager vers les Etats-Unis. Il mourra le 25 septembre 1970 à Locarno, en Suisse.



A l'Ouest rien de nouveau, extrait :

« Je voudrais pourtant savoir une chose, dit Albert. Y aurait-il eu la guerre si le Kaiser avait dit non ?
 - Certainement, à ce que je crois, lancé-je. On dit, d'ailleurs, qu'il ne l'a pas voulue.
 - Oui, peut-être qu'à lui seul ça ne suffisait pas, mais ç'aurait suffi s'il y avait eu avec lui, dans l'univers, vingt ou trente personnes qui aient dit non.
 - C'est probable, fais-je en manière de concession ; mais c'est justement ceux-là qui l'ont voulu, la guerre.
 - C'est bizarre quand on y réfléchit, poursuit Kropp. Nous sommes pourtant ici pour défendre notre patrie. Mais les Français, eux aussi, sont là pour défendre la leur. Qui donc a raison ?
 - Peut-être les uns et les autres, dis-je, sans le croire.
 - Soit, fait Albert (je vois à son air qu'il veut me poser une colle), mais nos professeurs, nos pasteurs, et nos journaux disent que nous seuls sommes dans notre droit et j'espère bien que c'est le cas. Et les professeurs, les curés et les journaux français prétendent, eux aussi, être seuls dans leur droit. Comment donc est-ce possible ?
 - Je ne le sais pas, dis-je. En tout cas, c'est la guerre et chaque mois il y entre de nouveaux pays.
 [...]
 - Pourquoi donc y a-t-il la guerre ? demande Tjaden.
 Kat hausse les épaules.
 - Il doit y avoir des gens à qui la guerre profite.
 - Eh bien, je ne suis pas de ceux-là, ricane Tjaden.
 - Ni toi, ni personne de ceux qui sont ici.
 - A qui donc profite-t-elle ? insiste Tjaden. Elle ne profite pourtant pas au kaiser non plus. Il a tout de même tout ce qu'il lui faut ! »



Sources : www.wikipedia.org - Ernst Jünger : http://www.evene.fr/celebre/biographie/ernst-juenger
 Erich Maria Remarque : http://www.evene.fr/celebre/biographie/erich-maria-remarque
 Ernst Jünger, « Les Dossiers H », Editions l'Age d'Homme, Lausanne, 2000.



Maurice Genevoix (1890-1980)



Les écrivains pendant la Grande Guerre



Né en 1890, ses parents tiennent une épicerie mercerie à Châteauneuf-sur-Loire, une petite bourgade rurale. Après son service militaire, il entre à l'École normale supérieure et obtient brillamment son diplôme deux ans plus tard. Il envisage alors une carrière littéraire.

La guerre

Le 2 août 1914, Maurice Genevoix a 23 ans. Jeune diplômé, il est alors mobilisé pour la guerre et devient sous-lieutenant dans le 106^e régiment d'infanterie. Il participe à la bataille de la Marne en septembre 1914. En février 1915, son régiment est envoyé à l'assaut au village des Eparges. Pendant plusieurs mois, les Français tiennent les positions conquises. Le 25 avril 1915, Maurice Genevoix est très grièvement blessé de trois balles, sur la colline des Eparges. Pendant sept mois, il est soigné d'un hôpital à un autre. Ses blessures au bras et au flanc gauche sont très graves : il est réformé à 70 % d'invalidité et perd l'usage de sa main gauche.

L'écrivain

Il rentre ensuite à Paris, où il devient bénévole pour la Father's Children Association. Le directeur de l'École Normale Supérieure, avec qui il avait eu une correspondance durant sa mobilisation, insiste pour que Maurice Genevoix se consacre à la rédaction de son témoignage de guerre. Il parvient à lui faire signer un contrat avec la maison Hachette avant même que son récit ne soit rédigé sur papier. Ce dernier sera retranscrit dans cinq volumes, écrits entre 1916 et 1923, puis rassemblés sous le titre *Ceux de 14*. L'auteur retranscrit ici un témoignage

qu'il veut fidèle à la réalité, rédigé à partir de ses notes prises pendant les combats. La guerre n'étant pas terminée, la censure s'empresse de limiter les deux premiers récits, jugés trop réalistes. Dans son récit, les hommes sont nommés par leurs noms (parfois modifiés) Genevoix va d'ailleurs écrire sur son regretté ami Robert Porchon, tué d'un éclat d'obus lors de la bataille des Eparges en février 1915. Aujourd'hui, Robert Porchon repose dans le cimetière militaire du Trottoir au pied de la crête des Eparges. Sa mort a particulièrement affecté Genevoix qui le transcrit dans son récit. Aujourd'hui, la sépulture de Robert Porchon est régulièrement fleurie.

Ceux de 14 est toujours considéré aujourd'hui comme un ouvrage de référence sur la Grande Guerre.

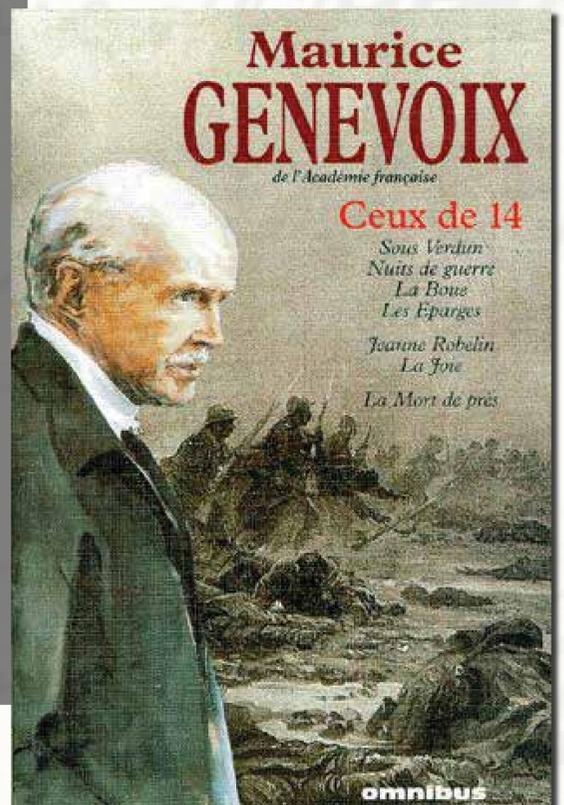
Maurice Genevoix continuera sa carrière brillante littéraire et écrira de nombreux romans. Il entre à l'Académie Française le 24 octobre 1946 et en devient le secrétaire perpétuel, deux ans plus tard. Il démissionnera de ce poste en 1974, pour se consacrer à l'écriture de nouveaux ouvrages. Il succombera d'une crise cardiaque le 8 septembre 1980, à l'âge de 89 ans, laissant un projet de roman inachevé.

Le 11 novembre 2014, Maurice Genevoix devrait entrer au Panthéon, comme porte-parole légitime de la génération des combattants de la Grande Guerre.

Ceux de 14, extrait :

« On se couche, on se lève d'un saut, on court. Nous sommes en plein sous le feu. Les balles ne chantent plus : elles passent raide, avec un sifflement bref et colère. Elles ne s'amuse plus; elles travaillent. [...]

Un cri étouffé à ma gauche; j'ai le temps de voir l'homme, renversé sur le dos, lancer deux fois ses jambes en avant ; une seconde, tout son corps se raidit ; puis une détente, et ce n'est plus qu'une chose inerte, de la chair morte que le soleil décomposera demain. »



Sources : www.wikipedia.org - Bernard Giovanangeli : « Ecrivains combattants de la Grande Guerre », Ministère de la Défense, Paris, 2004 - Patrick Buisson : « Pendant la Grande Guerre, les écrivains étaient en première ligne ».